

Alfred de Musset

par Ariane Charton

INÉDIT



Extrait de *Le Journal*

folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Alfred de Musset

par

Ariane Charton

Gallimard

1 : Musée de la Vie romantique / Roger-Viollet. 2 et 12 : RMN / Bulloz. 3 et 4 : RMN / Institut de France / Gérard Blot.
5 : Musée Carnavalet / Roger-Viollet. 6 et 7 : BNF. 8, 9, 10, 11, 14, 15, 16, 17 et 18 : Archives Gallimard. 13 : Costa / Leemage.

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Ariane Charton s'est spécialisée dans l'étude de la littérature romantique. Elle a publié *Le Roman d'Hortense* (Albin Michel), consacré à Hortense Allart, la dernière maîtresse de Chateaubriand, et a établi l'édition des *Lettres pour lire au lit*, correspondance amoureuse entre Marie Dorval et Vigny (Mercure de France). Elle est aussi l'auteur de pièces radiophoniques et d'une anthologie, *Cher papa, les écrivains parlent du père* (J.-C. Lattès).

De l'enfant au bachelier (1810-1827)

Sa naissance fut fêtée, dans sa famille, avec [...] autant de joie que celle du roi de Rome.

PAUL DE MUSSET^{1*}

« Que les hommes entre eux soient égaux sur terre / Je n'ai jamais compris que cela pût se faire, / Et je ne suis pas né de sang républicain². » Alfred de Musset certes n'était pas républicain. Et pourtant, ironie du sort, c'est à la Révolution française qu'il doit son existence. En effet, son père, Victor-Donatien de Musset, né en 1768, était destiné au clergé en tant que cadet de la famille. Le jeune homme, qui avait fait de bonnes études au collège militaire de Vendôme puis de La Flèche, échappa, grâce à 1789, aux ordres, carrière pour laquelle il n'avait aucune vocation (il préférait la conversation des salons aux murmures d'un confessionnal). D'un royalisme des plus modérés, il échappa également à la guillotine pendant que son frère aîné combattait pour le roi après avoir émigré.

* Les notes bibliographiques se trouvent en fin du volume, p. 305.

La famille Musset, originaire du duché de Bar, s'établit durablement dans le Vendômois à partir du début du XVI^e siècle et prit pour devise : « Courtoisie, Bonne-Aventure aux preux. » Alfred et Paul de Musset aimaient se croire apparentés à Jeanne d'Arc. Lien purement imaginaire, comme l'ont démontré les recherches de Maurice Dumoulin³. En revanche, un des ancêtres du poète, Guillaume de Musset, épousa effectivement en 1580 la fille de Cassandre Salvati, l'inspiratrice des *Amours* de Ronsard. Ces Salvati avaient été banquiers à Florence jusqu'à leur départ en exil, en 1530. Si l'auteur de *Lorenzaccio* n'a aucune parenté avec Ronsard, certains de ses lointains ancêtres ont donc vécu dans l'entourage des Médicis... Le fils de Guillaume, Charles-Antoine, épousa à son tour une du Bellay-Langey, branche cousine de la famille de Joachim du Bellay. Enfin, un autre ancêtre, Alexandre de Musset, chevalier de Saint-Louis, se distingua lors de la guerre de Succession d'Autriche et eut pour compagnon d'armes Maurice de Saxe, qui n'était autre que l'arrière-grand-père paternel de George Sand.

Ces détails de généalogie et d'histoire ne sont que des coïncidences et Alfred de Musset aurait écrit *Lorenzaccio* avec un tout autre arbre généalogique ou sans le connaître. Son appartenance à l'aristocratie ne fut pourtant pas sans conséquence sur son attitude. Il en était fier et y voyait une façon de se démarquer du vulgaire. S'enorgueillir d'être noble était aussi pour lui un moyen de se

défendre contre l'uniformité et la démocratisation de tout. « Sans doute Musset avait conscience de sa valeur, mais je n'ai pas connu d'auteur plus modeste [...] sa vanité était personnelle et nobiliaire : il se piquait d'être gentilhomme, et séducteur irrésistible⁴ », raconte le comte d'Alton-Shée qui le fréquenta dès le collège.

Cette attitude, Musset la partagea avec beaucoup d'écrivains de son temps, de Stendhal à Balzac jusqu'à Baudelaire qui, sans ajouter une particule à son nom, avait lui aussi des comportements d'aristocrate. Du reste, Musset savait également plaisanter de ses origines comme dans ces vers de *Mardoche* :

Vous dire ses parents, cela serait trop long.

Bornez-vous à savoir qu'il avait la pucelle
D'Orléans pour aïeule en ligne maternelle.
D'ailleurs son compagnon, compère et confident,
Était un chien anglais, bon pour l'œil et la dent⁵.

Si Alfred aimait signer « vicomte de Musset », son père, qui pouvait remercier la Révolution française de lui avoir permis de s'affranchir de sa famille, était sensible aux idéaux révolutionnaires et resta toute sa vie fidèle à l'esprit des Lumières. Protégé par Marescot, inspecteur général du Génie, Victor de Musset entra ensuite au service de l'inspection des places fortes puis, après la bataille de Marengo en 1800, devint chef de bureau de la première inspection du Génie.

À la différence des généraux Hugo ou Dumas Davy de La Pailleterie ou encore du père de George Sand, Maurice Dupin, aide de camp de Murat, Victor de Musset vécut l'épopée napoléonienne du côté de l'administration, mais non sans moins de ferveur.

La Restauration, au contraire, ne devait lui apporter aucun avancement, loin de là. Son titre de noblesse ne l'empêchait pas de manifester ouvertement des opinions libérales qui lui valurent d'être destitué de son poste au ministère de l'Intérieur en 1818. Avant d'être réintégré par Martignac, dix ans plus tard, Victor de Musset put ainsi se livrer pleinement à sa passion pour la littérature.

À trente ans, en 1798, il avait déjà fait paraître *L'Anglais cosmopolite ou Voyage de milord Laughher*. Pendant la Restauration, il publia notamment une édition en vingt-quatre volumes des œuvres de Jean-Jacques Rousseau et une *Histoire de la vie et des ouvrages* du philosophe, des *Contes historiques* ou encore une *Suite au Mémorial de Sainte-Hélène*. Il signa ses travaux littéraires Musset-Pathay, supprimant sans regret sa particule et prenant le nom d'une propriété familiale pour ne pas déplaire à sa sœur, ancienne élève de Saint-Cyr devenue chanoinesse. Victor de Musset, peu soucieux de faire de la littérature une activité lucrative, composait aussi des vers par amusement et se plaisait en société à raconter mille anecdotes. Tout naturellement, il aimait aussi divertir ses enfants. « Les courts instants qu'il pouvait nous donner étaient des récréations⁶ », résuma son fils aîné.

Avec cet homme gai, cultivé, admirateur de Rousseau et de Napoléon, on est loin du sévère Chérubin Beyle, père de Stendhal, de l'austère M. de Chateaubriand père, retiré dans le glacial château de Combourg, ou du général Hugo toujours absent.

En 1801, Victor de Musset épousa à Paris Edmée-Claudette Guyot-Desherbiers, de douze ans sa cadette. Le couple était bien assorti. La jeune femme de vingt et un ans avait été élevée dans l'esprit des Lumières par son père avocat, brillant lettré et ami, entre autres, de Carmontelle. Le grand-père maternel de Musset écrivait aussi à ses heures perdues des poèmes et des satires, traduisit une pièce du dramaturge allemand Kotzebue et édita des textes, notamment *Les Lettres de Ninon de Lenclos au chevalier de Sévigné recueillies par Crébillon*.

Entre son père et son grand-père maternel, Alfred de Musset bénéficia dès l'enfance des heureuses influences de l'esprit et fut en quelque sorte bercé par les comédies du XVIII^e siècle dont son propre théâtre est imprégné. En effet, Claude-Antoine Guyot-Desherbiers « doué d'une mémoire prodigieuse [...] s'amusait à réciter des comédies entières, jouant tous les rôles avec une verve et un talent qui faisaient le bonheur de son entourage, et surtout de ses petits-enfants⁷ ».

D'après Paul de Musset, une partie de l'esprit de Fantasio dans la pièce éponyme, et d'Octave dans *Les Caprices de Marianne*, est directement inspirée du grand-père Guyot-Desherbiers. Entre ces deux joyeuses figures masculines, Mme de Musset

se devait de faire preuve d'autorité domestique dans la maison. Elle s'acquittait de sa tâche, non en étant sévère, mais par le respect et l'affection qu'elle inspirait tout naturellement à ses enfants. Les Musset, qui vivaient assez modestement, éduquèrent leurs enfants en suivant les conceptions de Rousseau. Ils apparaissent donc pour l'époque comme des parents modernes.

Louis Charles Alfred de Musset naquit le 11 décembre 1810 à Paris, 33 rue des Noyers. La rue a disparu lors du percement du boulevard Saint-Germain et se situait près de l'hôtel de Cluny, actuel musée du Moyen Âge. Les Musset avaient déjà eu deux enfants : Louise, morte à trois ans en 1805, et Paul, né le 7 novembre 1804. La naissance de ce second fils, raconte Paul, « fut fêtée, dans sa famille, avec moins de bruit, mais avec autant de joie que celle du roi de Rome *, qui vint au monde peu de temps après lui⁸ ».

Paul se prit d'emblée d'une vive affection pour ce petit frère blond aux yeux bleus. Les anecdotes qu'il rapporte sur la petite enfance de l'écrivain montrent qu'Alfred était, dès ses premières années, un garçon spirituel, impatient et capable de sentiments absolus. Il se montrait à la fois passionné, d'une sincérité spontanée et facilement tyrannique par la séduction qu'il savait déjà exercer sur son entourage et surtout sur les femmes. Un jour, sa tante Nanine, sœur de sa mère, en le grondant le

* Le fils de Napoléon, duc de Reichstadt, naquit le 20 mars 1811.

menaça de ne plus l'aimer ; il répondit avec aplomb : « Tu crois cela, mais tu ne pourras pas t'en empêcher. » La jeune femme eut beau prendre un air sévère, « l'enfant remarqua un sourire involontaire et s'écria : “*Je te vois que tu m'aimes*⁹ !” . »

Vers la même époque, il fut envoyé dans le cabinet noir après une nouvelle bêtise :

[À] peine enfermé, il se mit à gémir [...]. Que je suis malheureux, s'écriait-il, ai-je bien pu mériter d'être puni par une maman si bonne et qui m'aime tant. Il faut donc que je sois bien méchant puisqu'elle est fâchée contre moi [...]. Il continua fort longtemps sur ce ton pathétique. Sa mère, touchée par tant de repentir, allait enfin lui ouvrir la porte, lorsque le prisonnier, qui ne croyait pas avoir si bien réussi, interrompit ses lamentations, pour s'écrier avec l'accent du reproche et de la colère : « Va, tu n'es guère *attendrissante* ! »¹⁰

À trois ans, « on lui apporta une paire de petits souliers rouges, qui lui parut admirable. [...] Tandis que sa mère lui peignait ses longs cheveux bouclés, il trépignait d'impatience ; enfin il s'écria d'un ton larmoyant : “Dépêchez-vous donc, maman, mes souliers neufs seront vieux”¹¹. » Ce caractère vif, assuré et enclin à l'effusion se révèle aussi dans l'histoire de son premier amour. À quatre ans à peine, il s'éprit d'une de ses cousines pré-nommée Clélie. Il exigea qu'elle lui promette de l'épouser. Lorsque la jeune fille repartit avec ses parents, il lui déclara : « Ton nom est écrit dans mon cœur avec un canif¹². » Il faut croire que cette passion impressionna sa famille au point que,

pendant plusieurs années, on prit la précaution de lui cacher que Clélie était devenue Mme Moulin...

En dépit de leur différence d'âge, Paul aimait partager les jeux d'Alfred qui les nourrissait de son esprit précoce, de son imagination et de son sens de la réplique. Après avoir lu avec enthousiasme *Les Mille et Une Nuits* et autres contes, puis, un peu plus tard, des récits de chevalerie comme *Gérard de Nevers*, *Amadis* ou *Les Quatre Fils Aymon* découverts par Paul dans la bibliothèque du grand-père, les deux frères concevaient de vraies pièces de théâtre. Dans l'étroit appartement au second étage du 27 rue Cassette que les Musset avaient loué, les enfants construisaient ainsi des décors à l'aide de matelas, de draps, de livres et de cahiers d'études :

Bientôt les heures de récréation ne suffirent plus à des plaisirs si vifs ; vainement notre précepteur nous emmenait à l'étude. Il ne réussissait plus à nous tirer des régions fantastiques où nous vivions. [...] Nous cachions des talismans dans nos poches, et la baguette rouge de Maugraby sortait de nos manches, dès que le précepteur tournait la tête. Le soir, dans le salon de notre mère, nous changions en toutes sortes d'animaux les personnes qui n'avaient pas l'avantage de nous plaire, et quand on nous envoyait au lit, nous nous endormions du sommeil d'Abou-Hassan¹³...

Paul et Alfred vivaient ainsi dans leur monde enfantin sans être pour autant écartés de celui des adultes. Au lieu d'être placés à la campagne ou dans une pension, ils restèrent chez leur parents qui les

intéressaient à leur vie et ne les tenaient pas éloignés de leurs conversations.

C'est ainsi que, le 21 mars 1815, Paul et Alfred furent emmenés par Sylvain, un domestique, aux Tuileries pour voir l'Empereur. Les Musset, qui n'avaient guère confiance en Louis XVIII, souhaitaient ardemment le retour de Napoléon et se crurent exaucés lors des Cent-Jours :

Alfred de Musset n'avait guère plus de quatre ans alors ; mais cette figure poétique le frappa si vivement qu'il ne l'oublia jamais ; nous la dévorâmes du regard pendant un quart d'heure qu'elle posa devant nous ; et puis elle disparut pour toujours, laissant dans nos imaginations d'enfants une empreinte ineffaçable et dans nos âmes un amour approchant du fanatisme¹⁴.

Plus tard, Musset se garda bien de tout engagement politique. Mais, comme beaucoup de ses contemporains, il resta fidèle à cette image impériale et héroïque, ultime espoir rapidement balayé, symbole d'une partie de l'enfance des romantiques qui rêvaient aux gloires passées, grandissant sur les ruines d'un Empire aussi vite démantelé que bâti et incapables de croire en l'avenir incarné par une monarchie vieille et frileuse. Le vrai engagement d'un écrivain n'est-il pas d'ailleurs de savoir témoigner pour sa génération ? En ce sens, Musset, né avec les premières défaites de Napoléon, a su résumer, mieux que personne, l'état d'esprit des jeunes gens de son temps dans les premières pages de *La Confession d'un enfant du siècle* :

Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon [...] et entre ces deux mondes [...] le siècle présent [...] qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris. Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'Empire et petits-fils de la Révolution. [...] Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes ; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux¹⁵.

Le désenchantement et l'ennui qu'exprima Musset étaient le sentiment d'une génération de l'entre-deux. Celle-ci n'avait rien à regretter ni à espérer, vouée à l'immobilisme avec une Restauration puis une monarchie de Juillet où triomphaient l'esprit bourgeois borné et une industrialisation propre à ne satisfaire que les esprits matérialistes et les hommes en frac noir se pressant à la Bourse. Le second Empire, au lieu de marcher sur les traces du premier, ne devait qu'accentuer cet embourgeoisement, en y ajoutant une censure plus stricte et pudibonde.

À la différence d'autres écrivains romantiques éduqués dans un environnement catholique et qui demeurèrent des croyants plus ou moins tourmentés, la religion n'apparut jamais comme un secours à Musset. La première fois qu'on mena l'en-

fant à l'église, il demanda en sortant : « Maman, irons-nous encore dimanche prochain voir la comédie de la messe¹⁶ ? » Cette réflexion indique bien que l'éducation religieuse chez les Musset n'était guère stricte même s'ils ne se posaient pas comme résolument athées, à la différence des parents de Mérimée. La réflexion du petit garçon apparaît *a posteriori* comme une jolie réplique voltairienne. Elle témoigne en tout cas d'un esprit naturellement peu enclin à croire à autre chose qu'aux sentiments terrestres. Les tourments métaphysiques de Musset, toujours exprimés avec discrétion, sont les angoisses d'un homme moderne qui vit dans un monde sans Dieu. Musset, qui refusait l'hypocrisie, n'allait pas à l'église et, les rares fois où il feignit d'être touché par la religion, ce n'était que pour séduire une femme comme la princesse Belgiojoso ou la duchesse de Castries. Paul de Musset, soucieux de la réputation de son frère, assura qu'il s'était confessé avant de mourir pour faire taire les rumeurs.

Dans un but éducatif, toujours influencés par Rousseau, les parents Musset emmenaient leurs fils à la campagne chaque été, souvent dans la Sarthe, au château de Cogners, propriété du marquis Musset-Cogners, un cousin. La baronne Gobert, propriétaire de l'appartement de la rue Cassette, prêta aussi aux Musset sa maison de campagne pour remercier Paul et Alfred d'avoir su distraire et rendre la santé à son fils unique. La maison était située près de la forêt de Carnelle, dans l'actuel Val-d'Oise.

[O]n aurait dit un fragment de couvent en ruine, avec des fenêtres étroites et irrégulières ; des arcs-boutants soutenaient les murs privés de ciment, et le soir, on y voyait courir au clair de la lune, des rats et des loirs. [...] Le séjour des Clignets nous permettait de déployer sur un théâtre plus vaste notre humeur entreprenante. [...] On nous laissait la bride sur le cou, et nous usions amplement de notre liberté. Le grand plaisir était de se proposer une expédition difficile ; par exemple, de faire le tour complet du jardin sur les murs, de monter dans un arbre jusqu'à une branche désignée d'avance [...]. Le précepteur, âgé de vingt-cinq ans, acceptait parfois nos défis¹⁷.

Les enfants Musset se rendaient aussi souvent dans une ferme située à proximité et tenue par la famille Piédeleu. Musset évoqua en 1838 cette ferme et ses habitants dans sa nouvelle *Margot* en plaçant la propriété des Piédeleu dans la Beauce.

En 1819, Paul et Alfred découvrirent également la mer à l'occasion de vacances en Bretagne à Fougères où leur oncle Stephen Guyot-Desherbiers était sous-préfet puis à Rennes chez un ami de Victor de Musset.

[N]ous nous embarquâmes, avec d'autres passagers, sur une rivière qui a son embouchure dans la baie de Saint-Servan. Un orage violent éclata justement à la tombée de la nuit, quand nous venions d'entrer en pleine mer. Un coup de vent brisa le mât de la barque [...]. Heureusement, un gros bateau pêcheur, qui rentrait au port, nous remorqua jusqu'à Saint-Malo, où nous arrivâmes mouillés et transis, mais enchantés d'avoir fait connaissance avec l'Océan par une manière de petit naufrage¹⁸.

Plus tard, Alfred de Musset répugna toujours à quitter Paris dont il se plaignait pourtant de connaître chaque pavé et tout en reconnaissant combien l'air de la campagne lui était profitable. Les escapades de quelques jours en région parisienne, notamment dans la vallée de Montmorency, étaient souvent pour lui l'occasion de parties de plaisir avec son ami Alfred Tattet. En revanche, des séjours plus longs, comme celui qu'Octave effectue dans *La Confession d'un enfant du siècle*, sont assimilés chez Musset à des retraites presque religieuses ou du moins rousseauistes, un moment où l'homme, loin des débauches et des tentations, redevient lui-même, ouvre son cœur, retrouve sa pureté. Si Octave, le double romanesque de l'écrivain, peut trouver de l'apaisement dans cette retraite, Musset, lui, se montrait incapable de goûter longtemps à ce calme qui rapidement l'ennuyait et devenait une source de tourments. Dans Paris, Musset pouvait trouver des divertissements, la campagne, par son vide, le forçait à regarder en lui-même.

Même si Bouvrain, le précepteur des enfants Musset, avait eu toutes les peines du monde à faire ses leçons, il faut croire qu'il y réussit pourtant et ne détourna pas les deux garçons de l'étude. C'est ainsi qu'Alfred put entrer à l'âge de neuf ans à peine en classe de sixième au collège Henri-IV. L'enfant arborant un joli col festonné et de longues boucles blondes dénotait au milieu de ses camarades plus âgés, plus masculins et moins

doués. « C'était un très joli garçon ; blondin, comme nous ; moins vigoureux ; mais, aussi, de taille élancée ; très recherché dans sa tenue ; plein d'afféterie dans ses manières On l'appelait : "Mademoiselle de Musset"¹⁹ ! » raconta son condisciple, le baron Haussmann. Ce genre de moqueries était bien propre à blesser ce garçonnet orgueilleux et habitué à être choyé comme un roi dans son foyer.

L'automne 1819 marqua donc pour Alfred de Musset l'entrée dans la société : les premiers moments de liberté mais aussi la fin du vert paradis de l'enfance. Même si sa mère se montrait toujours affectueuse, la naissance d'Hermine cette année-là, le 1^{er} novembre, priva le petit garçon d'une part de l'attention maternelle dont il était aussi jaloux que Paul. Ce dernier, bien qu'âgé de quinze ans, se sentit également dépossédé au point de passer sous silence la naissance de la petite sœur dans la biographie de son frère tout comme l'existence d'un autre garçon, Oscar, né en 1814 et mort quatre ans plus tard.

Outre Georges Eugène Haussmann, Alfred de Musset eut pour camarade Ferdinand, le duc de Chartres, fils de Louis-Philippe. Ce dernier avait une prédilection pour le futur poète et l'invitait souvent au château de Neuilly lors des jours de congé.

Mais le grand ami de Musset adolescent était Paul Foucher. Sa sœur aînée, Adèle, était alors fiancée avec Victor Hugo. En 1821, un an avant le mariage, Mme Foucher loua durant l'été à Gen-

Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par l'Académie française (fondation Le Métails-Larivière)

Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN

Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD

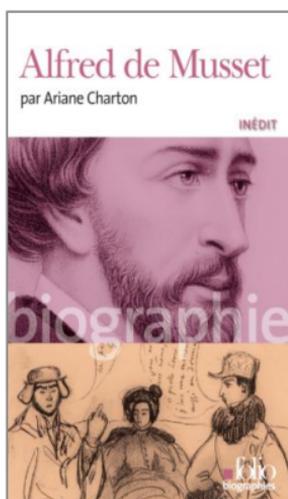
Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU

Andy Warhol, par MÉRIAM KORICHI

Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER

Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON

Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Alfred de Musset

Ariane Charton

Cette édition électronique du livre
Alfred de Musset d'Ariane Charton
a été réalisée le 21 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070307852 - Numéro d'édition : 135311).

Code Sodis : N44851 - ISBN : 9782072414145
Numéro d'édition : 230101.